

Rencontrer



Jean-Luc Nancy

« L'infinité
du progrès est
un mauvais infini »

C'est l'une des grandes voix de la philosophie d'aujourd'hui. Jean-Luc Nancy, qui vient de publier *Un trop humain virus* (Bayard) revient sur la crise sanitaire et ce qu'elle révèle de notre temps. Une conversation profonde, habitée par le souci de notre monde commun.

*Recueilli par Élodie Maurot
Photos : Vincent Muller/Opale/Leemage*

POURQUOI LUI ?

Le philosophe Jean-Luc Nancy aime penser le temps présent : ce qui nous arrive, ce qui nous étonne, ce qui nous questionne. En plus d'une centaine de livres, cette grande voix de la philosophie contemporaine a multiplié les curiosités, explorant notre rapport à la démocratie, à la communauté, à l'identité, aux catastrophes... Alors que vient de paraître son dernier livre *Un trop humain virus* (Bayard), nous avons eu envie de l'entendre démêler ce que la crise sanitaire dit de nous.

Jean-Luc Nancy n'est pas un esprit nostalgique, mais il a une histoire. Venu du christianisme, il garde une sensibilité à ses écrits, à ses vigilances, à ses joies. Il mesure son déclin et ses traces persistantes. Nous souhaitons aussi l'interroger sur ce parcours, en distance et en proximité avec la foi chrétienne.

En plus de quarante ans d'écriture, Jean-Luc Nancy a déployé une œuvre attentive au monde et à la vie. En 2000, dans *L'Intrus* (Galilée), le philosophe avait raconté à la première personne la greffe du cœur qui lui a permis de surseoir à une mort annoncée. Vingt ans plus tard, la pulsation de la vie continue à faire palpiter ses mots et ses textes.

ans votre livre *Un trop humain virus*, qui vient de paraître (1), vous écrivez que la crise sanitaire actuelle agit comme un miroir grossissant de ce qui dysfonctionne dans nos sociétés. Que reflète ce miroir ?

Cette « loupe virale » grossit les traits de nos contradictions et de nos limites. Le Covid-19 en tant que pandémie est bien à tous égards un produit de la mondialisation techno-capitaliste. Il en précise les traits et les tendances. Il est un libre-échangiste actif, pugnace et efficace. Il prend part au grand processus par lequel une culture se défait tandis que s'affirme ce qui est moins une culture qu'une mécanique de forces inextricablement techniques, économiques, dominatrices...

En même temps, le virus nous « communise ». Un ami indien m'a d'ailleurs appris que chez lui on parle de « communovirus ». Comment ne pas y avoir déjà pensé ? C'est l'évidence même ! Ce virus nous met sur un pied d'égalité (pour le dire vite) et nous rassemble dans la nécessité de faire front ensemble. Que cela doive passer par l'isolement de chacun n'est qu'une façon paradoxale de nous donner à éprouver notre communauté. Il nous rappelle qu'on ne peut être unique qu'entre tous. C'est ce qui fait notre plus intime communauté : le sens partagé de nos unicités.

Comment réagissez-vous à la place prise par le souci pour la santé ?

Nous sommes désormais dans une société pour laquelle la santé est devenue un bien essentiel, mais aussi un droit. Tout le monde peut la revendiquer. Pourtant, la santé n'est pas la vérité de l'existence. Certes, l'adage dit : « *Quand la santé va, tout va.* » Mais cette vieille signification s'entendait au bon sens immédiat et le plus robuste : il faut effectivement être suffisamment en bonne santé pour pouvoir déployer son existence. On s'est toujours souhaité une bonne santé. « *Vale !* » (« porte-toi bien ») se disaient les Romains, et notre « *Salut !* » contient lui aussi l'idée de santé, de guérison. Aujourd'hui, contrairement au dicton et à ces expressions, la santé devient une fin en soi. Mais pourquoi être en bonne santé ? Pour quelles fins vivre ? Voilà ce qui n'est plus clair...

En quoi le moment que nous vivons marque-t-il une rupture ?

Ce qui m'intéresse dans la situation actuelle, c'est qu'elle révèle une crise depuis longtemps annoncée. Depuis un siècle environ, quantité de personnalités de la pensée et de la littérature ont pointé la fin de notre civilisation, la crise du progrès et les ambivalences de la technique. Je pense notamment aux avertissements de Freud, de Paul Valéry, de Bergson, de Heidegger, de Günther Anders, de Jacques Ellul...

Ce qui nous arrive ressemble au développement d'une maladie. Au début,

il y a de petits signaux qu'on ne sait pas bien interpréter. On cherche à comprendre, on tâtonne, on hésite, on se dit : « *Ne nous inquiétons pas* »... Et puis, tout d'un coup, la maladie se déclare. Elle devient évidente. C'est ce qui arrive aujourd'hui. Là, on peut décider et nommer la maladie. Le mot grec *krisis* contient d'ailleurs l'idée de jugement. C'est le moment où le médecin peut nommer le mal. Aujourd'hui, le virus contribue à cela.

De quel mal souffrons-nous ?

Je pense qu'il s'agit, comme disait Paul Valéry, d'une maladie de l'esprit. J'emploie volontairement ce mot, tout en sachant qu'il ouvre la porte à tous les malentendus. C'est un mot dangereux, mais je n'en vois pas d'autre pour parler de ce qui donne souffle à une civilisation, à une société. L'esprit pour moi ne désigne pas une substance

éthérée, à caractère plus ou moins divin. Il désigne la possibilité de se rapporter à une réalité qui échappe. On est dans l'esprit quand on reconnaît, pas seulement intellectuellement mais aussi existentiellement et affectivement, qu'on est dépassé par quelque chose qui ne demande pas simplement à être maîtrisé. Une culture ne peut être vivante que si elle est prise dans une vie de l'esprit.

Depuis l'annonce de la mort de Dieu par Nietzsche, nous sommes entrés dans une période d'incertitude. Je pense souvent à la phrase de Jean-Christophe Bailly, qui écrit dans *Adieu* : « *L'athéisme n'a pas été capable d'irriguer son propre désert.* » Il le constate en athée convaincu, en se posant la question de l'invention d'un autre

sacré, d'un autre divin, résolument athée. Je pense que son diagnostic est parfaitement exact. La civilisation moderne n'a rien proposé en remplacement de la figure de Dieu qui s'est effacée. J'ai la certitude qu'il va se produire une nouvelle révolution spirituelle, que le temps est arrivé pour cela. Mais cela prendra peut-être trois siècles...

Qu'est-ce qui vous conduit à penser cela ?

Toutes les grandes civilisations ont connu leur effondrement. Comme l'écrivait Valéry dans *La Crise de l'esprit* (1919) : « *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles.* » Je suis de plus en plus habitué par l'idée qu'une civilisation, qui est un ensemble

structuré de puissances politique, économique, technique et religieuse, a une certaine durée. Or, je constate que, depuis maintenant deux bons siècles, l'Europe s'inquiète d'elle-même. On peut faire remonter cette inquiétude à Rousseau. C'est le malaise social qui lui fait projeter un « *état de nature* » – qui n'a peut-être jamais existé – pour l'opposer à l'« *état de la société* » – qu'il considère comme dangereux – où le « *luxe* » et la « *compétition* » ont déjà commencé à abîmer ce que l'homme pourrait être... On peut parler d'une crise de l'esprit quand le sentiment que l'on a de vivre pour quelque chose entre en crise.

Comment se tenir dans ce temps qui vacille ?

Aujourd'hui, je ne peux rien proposer pour l'avenir et rien revendiquer du passé. Je suis dans le noir. Peut-être est-ce lié à mon âge, mais pas

« Pourquoi être en bonne santé ? Pour quelles fins vivre ? Voilà ce qui n'est plus clair... »



Günther Anders (1902-1992)

Élève de Husserl et Heidegger, époux de Hannah Arendt, Günther Anders est un philosophe et journaliste autrichien. Il fut un éminent critique de la technologie, nourri notamment par les expériences de la Shoah et d'Hiroshima, auxquels il a consacré des travaux. Il fut également un critique des médias de masse, de la télévision en particulier.

BARBARA FLEJDM/APA-PICTURESK VIA AP

seulement... Pourtant, quand on est dans le noir, on n'est jamais tout à fait dans l'obscurité. Dans le noir, on voit aussi différemment. Pas par la sensibilité oculaire, mais par d'autres sensibilités : auditive, tactile... Plus d'un a fait l'expérience d'un rêve où il est plongé dans une pièce noire et où, peu à peu, il apprend quelque chose sur ce lieu où on l'a mis. Il peut alors « attraper » certains repères pour se conduire. Voilà ce qui peut être fait.

Vous invitez notamment à reprendre la question de la liberté, qui est au cœur de la modernité. Ce n'est pas rien...

Il y a une énorme illusion de la modernité dont nous avons en fait commencé à prendre conscience : la liberté comprise comme la libération d'une humanité qui aurait surmonté toutes ses dépendances. À beaucoup de signes, nous savons désormais combien nous perdons de liberté d'agir dans les destructions et transformations profondes des conditions de vie sur la planète. L'image de l'autodétermination continue à nous fasciner, alors même que c'est en elle que se trouve le problème.

L'écologie peut-elle fournir une nouvelle façon de penser notre vie en commun ?

Oui, je le pense. Mais je trouve que jusqu'ici l'écologie a surtout désigné quelque chose de réactif : il s'agissait de protéger une « nature » dont on ne sait exactement ce qu'elle recouvre. Aujourd'hui, il ne s'agit plus seulement de protéger la nature, il est davantage question de se protéger de nous-même, tant nous voyons que nous sommes emportés avec la nature et le mauvais traitement que nous lui réservons. On le voit à la multiplication interminable des maladies qui, comme les cancers, ont des racines dans le mauvais traitement réservé à notre environnement. Sûrement dans la jeune génération, certains ont-ils des idées plus claires que moi sur ce qu'il convient de faire, mais il m'apparaît que beaucoup de sujets écologiques deviennent très urgents.

Ce dont il faut se garder toutefois, ce serait de considérer l'écologie comme un Dieu qui viendrait répondre au techno-capitalisme, qui serait lui le diable... On oublie que ce diable est très vieux et qu'il a fourni le moteur de toute

l'histoire du monde moderne. Il a au moins sept siècles d'existence, sinon plus. La production illimitée de la valeur marchande est devenue le moteur de la société et, en un sens, sa raison d'être. Les effets ont été grandioses, un monde nouveau a surgi. Il se peut que ce monde et sa raison d'être soient en train de se décomposer, mais sans rien nous fournir pour les remplacer. On serait même tenté de dire : au contraire.

L'égalité est un thème que vous vous efforcez de repenser. Pourquoi ?

Pourquoi sommes-nous égaux ? Qu'est-ce qui légitime en dernière instance l'égalité ? Il faut reconnaître que nous n'en savons rien. Au cours de notre histoire, le christianisme a été très important, car il a donné à l'égalité un contenu effectif. Dire que l'on est « enfant de Dieu », ça légitime l'égalité ! Mais en dehors de la religion, comment penser l'égalité ?

Je crois que l'on peut essayer d'élaborer philosophiquement un essai de réponse en disant que ce qui nous fait vraiment égaux, c'est justement la mort, que le virus nous remet sous les yeux. Le virus égalise les existences. Il rappelle ainsi un droit souverain de la mort qui s'exerce sur la vie parce qu'elle fait partie de la vie. C'est peut-être en effet d'être mortels qui nous fait égaux, dès lors qu'il n'y a plus de différences surnaturelles, ni naturelles. La mort, non comme un accident, mais comme ce qui appartient à la vie. Cela passe par la reconnaissance de notre

finitude. Mais aujourd'hui, c'est le mot maudit. Celui qu'on n'aime pas entendre...

Finitude, ce mot n'est pourtant pas si vilain...

Peut-être, quand on est capable de le recevoir... Mais aujourd'hui, je constate que beaucoup de gens ne comprennent pas ce qu'il veut dire. C'est vrai à l'extérieur du monde intellectuel, mais également à l'intérieur. On voit bien aujourd'hui que l'infini du progrès est un mauvais infini. Il devient évident que la technique produit autant de mal que de bien. C'est manifeste dans les débats autour de la 5G. La finitude est ce qui peut nous relier à un bon infini. Dans la finitude, on réalise une possibilité de l'infini. Comme ce qui se passe dans l'art, dans l'amour... Le véritable infini est ce moment où on a le sentiment de sa propre existence comme réellement existante.

« Le christianisme a été très important, car il a donné à l'égalité un contenu effectif. »

Vous avez été très proche du christianisme dans votre jeunesse. Comment vous êtes vous détaché du christianisme ou comment le christianisme s'est-il détaché de vous ?

J'ai été chrétien, oui tout à fait. Et j'aime bien votre formulation, car je peux dire que c'est le christianisme qui s'est d'abord détaché de moi, comme de toute une génération. Étudiant, j'étais engagé à la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC). L'appartenance au christianisme était pour moi absolument indissociable d'une vision politique et sociale. À la JEC, nous étions très engagés en faveur de la démocratisation de l'enseignement. En 1957, l'épiscopat français a sévèrement critiqué le progressisme de la JEC. Cela a été un coup de tonnerre pour moi et m'a détaché de l'Église.

En 1965, la JEC a été formellement condamnée.

Avec la condamnation des évêques, l'Église m'est apparue comme une figure de la conservation et du pouvoir. Je ne discernais pas pour quelles raisons dogmatiques on nous condamnait. Je n'y voyais que des raisons politiques. Je me suis senti comme un protestant, révolté contre l'Église.

Sans doute, d'un point de vue religieux, tout cet engagement était-il déjà bien détaché pour moi de l'observance religieuse. Mais je n'en étais pas encore là. Il y avait tout un aspect esthétique et émotionnel de la cérémonie religieuse qui me touchait et me reliait à l'Église. Pas l'esthétique des cérémonies de première communion, plutôt celle des cérémonies pascales et du chant grégorien...

Après cette grande crise politique est venu le moment où j'ai découvert que je ne pouvais plus prier, parce qu'il n'y avait personne qui répondait. Cela finissait par devenir grotesque. Comme dans la chanson *Le Téléphone*, de Nino Ferrer : « *Y a le téléphone qui son et y a jamais person qui y répond.* » (*Sourire.*)

Ce détachement était peut-être possible parce qu'au même moment « quelque chose » était en train de me répondre, plusieurs voix à la fois : celles de Hegel, de Heidegger, de Derrida... Des voix qui ne me disaient pas « *Je t'apporte le salut* », mais qui me faisaient vivre. Au fond, ce qu'on demande, ce n'est peut-être pas l'assurance du salut. C'est de pouvoir se sentir exister sans que ce soit une absurdité ou une existence coupable sous la menace d'une condamnation.

Que vous reste-t-il du christianisme ?

J'aurais envie de répondre : tout. À travers la théologie, j'ai découvert l'interprétation de l'Écriture. Cela a été le déclenchement de ma vocation philosophique. Je découvrais qu'on pouvait indéfiniment découvrir du sens dans un texte. Qu'est-ce qu'il me reste du christianisme ? (*Pause.*) Presque l'essentiel, qui tient pour moi dans cette phrase de Maître Eckhart : « *Prions Dieu de nous tenir libre et quitte de Dieu.* » Je l'avais inscrite en épigraphe de mon mémoire de maîtrise de philosophie, réalisé sous la direction de Paul Ricœur. Je n'avais certainement pas trouvé cette phrase tout seul. Elle a dû m'être transmise par un jésuite ou un des aumôniers de la JEC. À travers eux, je n'avais jamais perçu l'Église comme un appareil.



Ensuite, vous avez plongé dans la philosophie, sans retour ?

À partir de la découverte de l'interprétation des textes et de cette phrase d'Eckhart, je suis allé tout droit dans la philosophie. J'ai trouvé dans la philosophie de Hegel comme la vérité du christianisme. En dépit des critiques faites à Hegel, il m'est toujours resté quelque chose de sa philosophie. Hegel est quelqu'un qui reste dans un vrai mouvement de l'esprit, l'esprit comme ce qui excède. Ce n'est pas du tout une pensée qui boucle tout, qui dirait « *tout est accompli* », comme on le lui a reproché. C'est aussi dans ces années que j'ai découvert

la lecture de Derrida, qui a été une autre révélation. Là, il s'agissait d'une pensée absolument contemporaine, proche, vivante, qui résonnait forcément autrement que n'importe quelle philosophie du passé.

Existe-t-il pour vous une possibilité, dans la période que nous traversons, de se ressourcer dans le christianisme ?

Peut-être, mais pas au sens de se baigner dans ses eaux. Plutôt au sens de remonter en arrière de cette source. Avant la source, cela veut dire : là où il n'y avait pas encore de source, là où il y a la possibilité d'une source. Je cherche ce qu'il y a au tréfonds de l'Occident, ce « quelque chose » dont le christianisme aura été le développement civilisationnel le plus large – avec le judaïsme qui l'a engendré, et l'islam pour



Maître Eckhart (vers 1260-1328)

Eckhart von Hochheim est un philosophe et théologien dominicain né en Thuringe, mais qui enseigna notamment à Paris. Son enseignement spirituel invitait à se détacher de « tout ce qui n'est pas Dieu », sur un plan matériel (ascétisme) comme métaphysique. Pris dans la crise de l'Église romaine qui mènera au Grand Schisme d'Occident quelques années plus tard, il fut accusé d'hérésie et jugé, mais serait mort avant le verdict.

CHRISTOPHEL

une autre partie de notre monde méditerranéen – mais qui demande maintenant à être remis en chantier.

Mais les écrits des mystiques chrétiens, que l'on rencontre fréquemment dans vos livres, n'aident-ils à rester du côté du « bon infini » ?

Sans doute, mais je ne peux que constater l'épuisement de cette veine. J'ai passé ma vie à me référer à la phrase d'Eckhart comme à la meilleure phrase qu'on puisse prononcer sur le christianisme et sur la religion en général, mais aujourd'hui les grands discours de la mystique sont soigneusement recouverts par toute une pacotille bondieusarde. Une très grande partie de l'humanité a besoin de religion, mais elle se laisse satisfaire de la manière la plus grossière qui soit. C'est presque insupportable d'écouter ou de lire les sermons des évangélistes. On a envie de dire : « *Mon Dieu, mais les Évangiles, c'est mille fois mieux !* »

Pourquoi y a-t-il forcément un hiatus entre les pensées des mystiques et les attentes de quantité de gens ? Cela reste pour moi une énigme. Peut-être est-ce lié à un besoin de sécurité. Cela m'interroge aussi. Avec tout ce que j'ai reçu, ce que j'ai pensé et écrit, moi aussi je me suis donné un formidable système d'assurance. (*Sourire.*) C'est peut-être bien gentil de dire : « *je me passe de religion* », dans la mesure où le discours que j'ai développé a suffisamment de consistance et de force affective pour me donner un véritable sentiment d'existence.

Quelle peut être la tâche des chrétiens dans la période que nous traversons ?

Si les chrétiens pouvaient creuser l'idée ou plutôt le motif de l'amour, central dans le christianisme, alors je crois que cela permettrait d'avancer. On a trop considéré l'amour chrétien comme une affaire entendue en tant que commandement impossible. C'est ce qu'affirme Freud dans *Malaise dans la civilisation*. Il y écrit que la seule réponse à la violence moderne est l'amour chrétien, mais il ajoute aussitôt : ce n'est pas praticable, cela ne marche pas. Pourtant, Freud termine ce texte en disant que la psychanalyse ne peut rien à la civilisation, que l'on peut craindre que le monde aille

de mal en pis, mais que l'on peut espérer que l'Eros triomphera. Je me suis toujours dit que Freud était gonflé ! (*Rires.*) D'un côté, il écarte l'amour chrétien. De l'autre, il en appelle à l'Eros, en faisant mine d'ignorer son ambivalence...

Pourquoi reprendre cette question aujourd'hui ?

Parce que cela résonne avec ce qui nous préoccupe depuis deux siècles : la question du commun. Nous ne cessons de nous demander comment être en commun, comment vivre ensemble. Sans doute la société s'éprouve-t-elle comme en train de se désagréger.

Le communisme s'est inscrit dans cette inquiétude. Aujourd'hui, la référence au communisme a quasiment disparu, mais la réflexion sur les communs, les biens communs, le partage, reste centrale. Il est d'ailleurs amusant de voir comment ces mots ont été pris en charge tantôt plutôt par le communisme, tantôt plutôt par le christianisme, mais ils ont partout circulé avec un indice positif, en même temps que l'on constatait qu'ils étaient méprisés, négligés, incompris et à quel point le capitalisme n'offrait pas la possibilité d'un bien commun pour tous. Nous cherchons à faire du commun, mais comment le faire sans un minimum d'affects, d'amour ?

Votre diagnostic sur la situation actuelle est grave, mais votre philosophie est traversée par la présence de la joie.

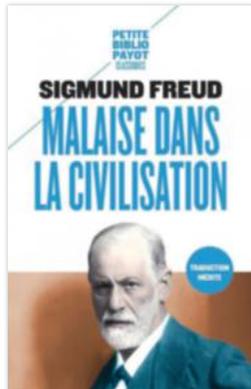
Où se fonde pour vous cette joie ?

La joie n'est pas le contentement. On pourrait dire que c'est l'affect de l'esprit, c'est-à-dire de se savoir emporté au-delà de toute finalité et de toute maîtrise. Mais ce « savoir » n'est pas intellectuel. Il est existentiel.

La joie, je ne peux vraiment pas dire ce qui la fonde... C'est une disposition, un état ou une pulsion sans aucune raison autre qu'elle-même. En tout cas, elle vient toujours d'ailleurs. Des autres, pas de moi : des grandes pensées des philosophes, des paroles des poètes, de la chaleur des personnes, de la beauté des œuvres ou des corps. Bien sûr, ce n'est pas toujours là, mais lorsque ça arrive, ça touche, ça remue. ●

(1) Bayard, 106 p., 14,90 €.

« Nous cherchons
à faire
du commun,
mais comment
le faire
sans un minimum
d'amour ? »

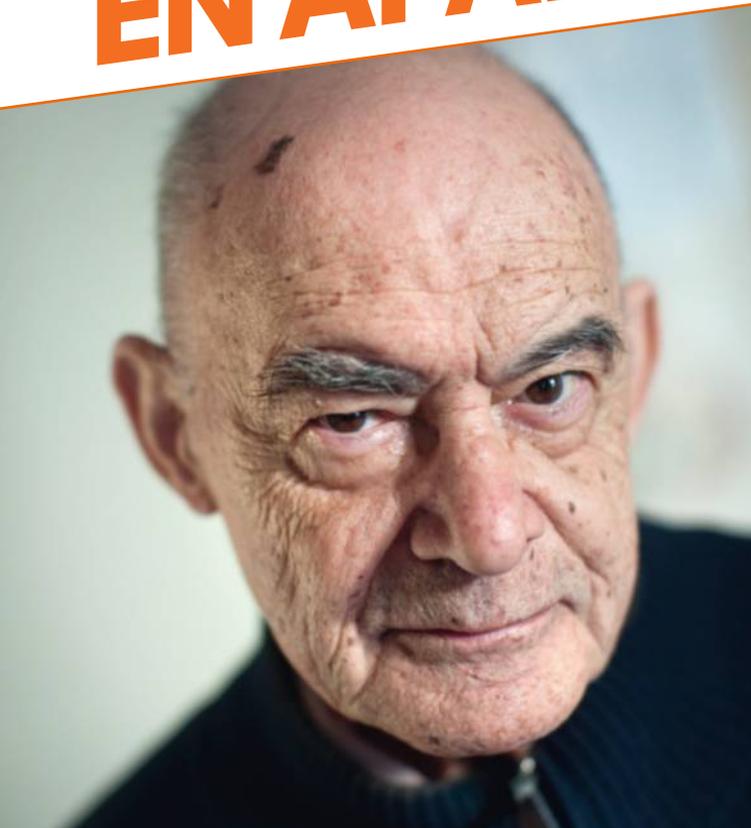


Malaise dans la civilisation

Paru en 1930, cet ouvrage est le fruit des réflexions de Freud à la suite de la Première Guerre mondiale. Après avoir mis en évidence la pulsion de mort dans Au-delà du principe de plaisir, il s'y interroge, hors du pur champ psychanalytique, sur la capacité de la civilisation à progresser au-delà de ses pulsions destructrices.

Jean-Luc Nancy

EN APARTÉ



© DIDIER GOUPY / SIGNATURES

SES DATES

1940 Naissance à Caudéran (Gironde).

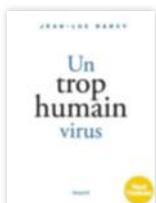
1968 Professeur de philosophie à l'université de Strasbourg.

1969 Rencontre avec Jacques Derrida.

1972 Il fonde, avec ce dernier, Sarah Kofman et Philippe Lacoue-Labarthe, la collection « La philosophie en effet » aux Éditions Galilée.

1991 Il subit une greffe du cœur, expérience sur laquelle il reviendra dans *L'Intrus* (Galilée), en 2000.

2004 Professeur émérite.



Jean-Luc Nancy a publié plus d'une centaine d'ouvrages, parmi lesquels : *Le Sens du monde* (Galilée, 2001), *La Déclousion* (Galilée, 2005), *L'Adoration* (Galilée, 2010), *Démocratie hic et nunc !* (avec Jean-François Bouthors, François Bourin Éditions, 2018) et, en 2020, *Un trop humain virus* (Bayard).



AFP

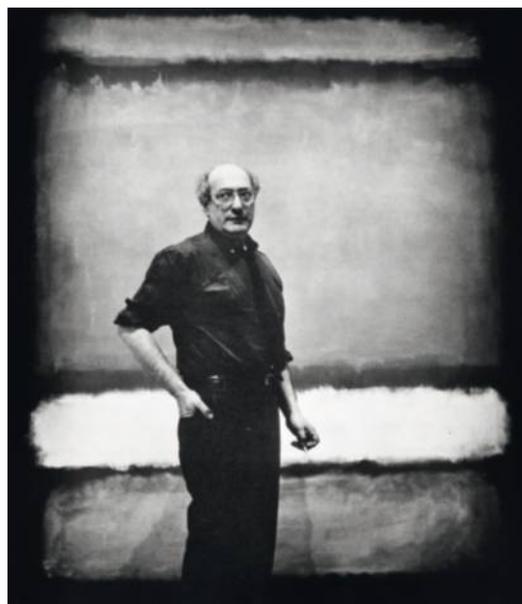
SES COUPS DE CŒUR

L'ENSEMBLE GRAINDELAVOIX ET DALIDA

Quand j'étais jeune, j'ai fait partie d'un groupe de chant. J'ai énormément aimé chanter. Cette sensation du chant qui vous sort de la bouche a quelque chose de magique : c'est comme si le corps tout entier partait là-dedans... Je viens de découvrir l'album *Tenebrae* de Gesualdo par l'ensemble Graindelavoix. J'aime le caractère sévère, mais sans sécheresse, de leur chant a cappella. Dans un tout autre style, j'aime aussi Dalida. Il y a une certaine vulgarité dans son personnage, tout y est outré, mais elle donnait de la grâce à une présence qui aurait pu être lourde et « impérialiste ».

CONRAD AIKEN

Je travaille en ce moment sur l'un de ses poèmes. C'est vraiment quelqu'un de tout à fait exceptionnel. J'aime sa simplicité et sa puissance. Dans tous ses écrits, il est très vif, très pénétrant et, en même temps, c'est mystérieux, débordant.



RUEDES ARCHIVES/PAGE

MARK ROTHKO

J'aime ses grands formats. Ses couleurs sont pleines de relief. Je suis touché par la façon dont il est passé de la peinture figurative de sa jeunesse à l'abstraction, tout en continuant à raconter quelque chose...